

Honoré Ovono Obame

Le soleil d'Abuibekara



Dédicace

A Joséphine Laurence, Christ Lilian, Develyn Hosset Espoir, Ruiz Jaurès et Rihana.

A Valère Ateba, Joseph Moufoundza, Jean-Paul Essone Ella, Jean-Léonard Nguema, Bertin Mbadinga, Chrisanthème Ikouyou, Justlain Ndong Asseko, Mireille Essone Ebang, Jean Hilaire Nguema.

Le sommeil avait été lourd. Allongée sur le dos, ne sachant exactement à quoi penser après une nuit ravagée par des cauchemars, elle souleva son bras gauche, le mit sur son ventre, recouvert d'un drap en satin rose, avant de prendre le deuxième pour le croiser sur l'autre. Son regard se promenait dans la chambre, balayant les murs et les ondulations des tôles de la toiture du studio qu'elle louait depuis un an et demi. Soudain, son regard fut attiré par une araignée accrochée à la fermeture de l'un de ses sacs à main placé sur une tablette, à proximité de la porte. Elle eut envie de se lever pour chasser l'araignée à venin ; la force lui manquait, et ses mouvements n'avaient pas encore retrouvé leur motricité habituelle.

Elle pensa à sa grand-mère, qui s'était un jour perdue en brousse après avoir pourchassé un porc-épic qui avait traversé le sentier devant elle, alors qu'elle rentrait de ses activités champêtres. Ne pouvant se retenir devant un animal dont la chair était réputée pour son goût exquis, elle avait laissé

tomber son panier. Munie de sa machette, elle avait poursuivi l'animal. Passant dans la broussaille, contournant les arbres, les arbustes et les lianes épineuses, sur ses jambes agiles, la vieille femme n'avait eu aucune envie de laisser s'échapper une chair aussi ferme. L'animal, à la course et aux gambades olympiques, prouva à la femme, la cinquantaine bien sonnée, qu'il était sur son terrain. Il réussit à s'échapper. Et la femme en avait eu pour son compte : deux épines sous le pied gauche, une déchirure au niveau du coude droit, une bosse sur le front, suite à une chute, des douleurs au niveau des genoux. En plus de cela, elle ne savait plus où était son chemin. Ce jour-là, la nuit l'avait trouvée dans la forêt et elle avait dormi au pied d'un gros arbre.

Abuibekara compta le nombre d'ondulations de la tôle au-dessus de sa chambre. Elle en dénombra une quantité qui lui fit penser à ses nombreuses aventures. A vingt-cinq ans, elle eut l'impression d'avoir déjà fait le tour du monde ; le chiffre lui fit peur. Elle se souleva légèrement, tendit sa main vers un sac à main en laine qui traînait au sol, à quelques centimètres du lit. Elle en sortit une feuille blanche et un stylo.

Elle changea complètement de position. Sur son ventre, la jeune femme se souleva légèrement pour mieux se pencher sur sa feuille. Elle traça trois colonnes, leur donnant à chacune un titre. En fait, elle voulait réécrire son histoire, se souvenir des différents

visages qu'elle avait rencontrés. La colonne de droite était réservée aux nationaux, celle de gauche, aux expatriés et celle du milieu, à ceux dont elle n'avait eu aucune identité. Au bout d'une demi-heure, sa liste aurait pu faire sursauter n'importe quelle personne sachant écrire le mot « dignité ». Toute sa vie semblait s'être résumée au plus vieux métier du monde. La sueur perla de son nez. Méditative, elle se regarda, prit un miroir comme pour s'interroger sur elle-même. Pour la première fois de sa vie, elle eut envie d'être face à elle-même pour un jugement. Elle paraissait à ses propres yeux, abjecte.

Après un moment de silence, elle soupira ; le record était éloquent. Elle songea à quelqu'un qui porterait sur elle toute la terre. Son nez transpirait. Elle se recoucha, regardant la toiture, sans plafond, de sa pièce. Elle fit une moue de dégoût, faisant penser au rejet de sa propre image, et se leva. Un pagne décoloré par l'usure du temps était noué autour de sa taille. Elle bailla, ouvrant largement sa bouche et tendant ses bras vers le ciel, tout en raidissant ses jambes. Elle alla vers la porte.

Quand elle vit la lumière du jour, son regard, comme celui d'une jeune fille qui vient de se faire dépucceler, face à son bourreau, refusa l'affront. Des idées traversèrent son esprit. Elle soupira et prit la direction du robinet pour laver sa figure, avant de repartir prendre sa brosse à dents. Quand elle eut fini,

elle regagna sa chambre, traînant ses pieds comme des avirons.

La main sous le menton, assise au bord du lit, elle songea soudain à faire sa confession, s'étant souvenue des enseignements reçus à l'église catholique de son village, où sa mère l'avait souvent entraînée contre sa volonté quand elle était jeune. Abuibekara avait une conscience aussi lourde que celle d'un criminel. Se confesser était-ce la bonne solution ? Se confesser chez qui ? Puisqu'on lui avait appris qu'il fallait un intercesseur, un homme de foi, pour l'efficacité de l'acte. Elle se heurta au mur de la distance entre Ndông, son village natal et Abotongville, la capitale politique et administrative de Nkam, qui l'avait attirée un soir. Elle se recoucha, tentant de trouver une solution au poids de sa conscience. Des idées bruissaient en elles, des rêves, des cauchemars et des souvenirs...

Elle se retrouva assise à côté de sa grand-mère Meleng. Celle-ci lui rappelait les qualités d'une bonne femme :

- Ton comportement doit être exemplaire. Pour cela, tu devras éviter de faire connaître ta nudité à un homme autre que celui qui se présentera à tes parents pour demander ta main. A aucun moment, quand tu seras mariée, tu ne montreras à ton mari que tu es son égal. Il est le chef et il décidera de tout. Tu lui devras une totale obéissance et tu couleras des jours heureux, tu verras des enfants arriver, le respect s'établira dans

la famille et ton homme sera comblé. Je sais que tu ne mesures pas suffisamment le poids de ce que je suis entrain de te dire. Car il s'agit des choses lointaines, pour toi. Mais fais l'effort de les garder jalousement comme la prunelle de tes yeux... Reste digne. Fuis la vulgarité et tous les autres comportements avilissants. Fais rayonner une bonne ambiance dans ta maison, de peur de faire fuir ton mari. Tu sais, beaucoup d'hommes se sentent plus heureux hors de leur maison. Car l'épouse en fait un cimetière. Finalement, l'homme n'y vient plus que pour dormir, puis il s'en presse d'en sortir le matin pour retrouver la « joie de vivre », avec des amis, des collègues ou une femme qui sait lui apporter ce qui lui manque. Mauvaise image. Place Dieu au centre de ta vie. N'oublie jamais qu'on se marie pour la vie, quelles que soient les situations que tu pourras vivre dans ton foyer.

– Mais, grand-mère, est-il facile pour une femme d'être un modèle ? dit-elle, amusée par ce que disait son interlocutrice.

– Sans vouloir me vanter, j'en suis un. J'ai su observer l'éducation de mes parents sur toute sa ligne ... Tu sais, dans la vie, il faut avoir des principes. Et parmi ceux-ci, il y a l'honneur et la dignité...

Comme si quelque chose avait attiré son attention, elle pointa son gros orteil, dont l'ongle n'avait plus jamais croisé une lame depuis plusieurs mois, au sol. Debout, raide, faisant songer à un début de transe, ses yeux fixèrent la toiture de paille noircie

par plusieurs années d'hégémonie de la fumée. Elle se rassit comme un automate.

– Les esprits m'ont interpellée. Ils me disent que ton soleil pourrait avoir des problèmes pour éclore. Des parasites...Des parasites...Il y en a en grand nombre. Certes ce que je dis présentement représente peu de choses pour toi, retiens quand même ces mots...

La vieille femme, qui avait reçu des dons spirituels de sa tante paternelle, devint subitement menaçante à l'endroit de sa petite-fille de douze ans. Son regard perçant vit ce que l'enfant ne voyait pas ; sa voix, stridente et métallique semblait désormais s'adresser à quelqu'un que la jeune fille ne voyait pas. Sa taille masculine dégagea des efforts musculaires d'un être qui voulait, à certains moments soulever l'un des lits en bambou de la maison pour frapper l'enfant. Instinctivement, celle-ci avait changé de place, sentant le danger. Le calme eut encore raison d'elle dans cette scène où se mêlaient l'invisible et le visible.

– C'est difficile de tracer la voie d'un être...Hein ! mon enfant ?

– Oui, grand-mère, bredouilla l'enfant qui n'arrivait plus à la fixer.

– Tu as encore du temps pour comprendre...

L'enfant voulut se lever pour quitter sa grand-mère. Car le spectacle lui avait donné envie de partir.

- Tu vas où ? fit la femme, menaçante et hallucinée. Tu ne vois pas ce combat que je mène pour te protéger ? Ne vois-tu pas tous ceux qui sont là, comme si tu étais jetée en pâture ?

- Non... Non, ce n'est pas pour partir ; je veux juste me soulager derrière la case, fit-elle, visiblement embarrassée.

- Assieds-toi et écoute. Ton besoin va partir, je vais tout bloquer. Assieds-toi seulement. On ne suspend pas ce genre d'opération. Car ton avenir en dépend.

Le terme « opération » fit tressaillir la jeune fille ; son inquiétude, mêlée à la curiosité, devint plus pointue. De quelle opération s'agissait-il ? Que faisait-elle ? Que voulait-elle faire d'elle ? Où voulait-elle l'entraîner ? De quoi voulait-elle lui parler ? Des interrogations fusaient dans la tête d'enfant qui pensait s'être retrouvée au mauvais endroit au mauvais moment. L'angoisse et la peur firent place dans son esprit. Malgré elle, elle garda son calme, souhaitant que la partie soit vite terminée. Elle contrôlait avec peine son rythme respiratoire. Son regard fuyait celui de sa grand-mère.

- Nombreux sont nos parents qui s'opposent à ta prospérité, à ton bonheur. Et ils essaient de te nuire. Ils sont ici, en ce moment. Tâche de garder ton calme. Je vais pouvoir les en empêcher. Ils ne savent pas comment je suis née ni où on avait enterré le cordon

qui me liait à ma mère à la naissance. Et surtout... Ils ne savent pas qui je suis...

L'enfant se recroquevilla sur elle-même. Elle ne savait pas non plus qui était la vieille Meleng. La peur à son égard croissait à mesure que les minutes passaient.

La femme redevint silencieuse. Soudain, comme soulevée par une force invisible, elle sauta du lit où elle était assise, raide comme une barre de fer. Ses yeux, qui avaient pris une couleur indescriptible, regardaient dans le vide. Son visage devint grave. Elle se mit à exécuter des mouvements d'automate, allant comme un robot, d'un coin à l'autre de la pièce. Ses mouvements soldatesques la ramenaient à sa tendre enfance, puisque leur sécheresse trahissait une énergie réelle. La transe l'emporta bientôt. Elle se mit à secouer la tête, pour exprimer le refus.

- Pas ici, pas ma petite fille, pas elle...
Akoubdole ! Akoubdole ! Akoubdole ! Abanguibô !
Abanguibô ! Babayanalô ! Babayanalô !

Dandinant et tutoyant la chute, elle tournoyait sur elle-même, on eut dit qu'elle était entrain de combattre. Des coups étaient donnés dans le vide.

- Tiens, prends ça ! Tu as eu ! j'espère que tu ne reviendras pas ! Quant à toi, prends ça sur ton crâne crasseux ! Cela te fera réfléchir pendant plusieurs heures ! Bien fait pour toi ! Tes jambes de gazelle sont bien brisées ! Un bon coup sur tes grosses fesses de

célibataire endurcie t'apprendra qu'une femme est faite pour le mariage !

Abuibekara voulait rire face à cette scène où Meleng faisait subitement du karaté, soulevant parfois à une hauteur insoupçonnée ses jambes. Mais elle se ressaisit, craignant d'éventuelles conséquences de son imprudence. La vieille femme s'immobilisa, transpirant à grosses gouttes. Son regard redevint subitement perçant.

– Akoubedole ! Akoubedole ! Akoubedole !
Abanguibô ! Abanguibô ! Abanguibô ! Viens mettre sur l'enfant le voile protecteur ! Trop de regards méchants veulent détruire son étoile...

Puis, Meleng retrouva ses esprits. Elle s'approcha de l'enfant, tata ses épaules, avant de s'asseoir à côté d'elle.

– Si tu ne fais pas attention quand tu seras grande, tu connaîtrais une vie difficile. Trop d'yeux malfaisants s'intéressent à toi... Si je peux même avoir la possibilité d'être toujours à tes côtés... parce que je ne vois personne d'autre dans la famille à même de veiller sur toi... Tu feras face à l'adversité qui pourrait prendre des formes diverses. Mais, encore une fois, ta vigilance, à tous les niveaux, doit être ton principal compagnon... Ne sois naïve en aucun cas. Prends des décisions muries...

Les yeux fermés, ces derniers mots furent prononcés. Comme interpellée, elle se releva brusquement, alla vers la porte. Le regard fixé vers le

sol, elle revint en arrière à pas calculés. Subitement, elle s'effondra lourdement. La situation venait de tourner au drame. Prise de panique, l'enfant cria de toutes ses forces et sortit de la maison en courant. Entre les jambes de la vieille femme, mouillées, un liquide jaunâtre dégoulinait. Son pronostic vital était engagé ; elle venait de mourir au combat. Sa force n'avait résisté à l'adversité.

Le liquide jaunâtre, le sang qui sortait encore de son nez et la transpiration étaient des signes suffisants pour conclure à une mort dans un combat mystique. Nul n'avait le droit de toucher la dépouille, en dehors de Metong. Lui, il pouvait se permettre d'aller devant n'importe quel danger. Il en avait les moyens.

Metong était un homme assez exceptionnel. En réalité, c'était le gardien du village. De taille moyenne, rond sur ses jambes arquées, il ne quittait jamais son accoutrement hivernal. Il défiait la chaleur. Son sac en bandoulière était son compagnon inséparable. D'ailleurs, il disait, peut-être pour faire rire, que celui-ci contenait la vitalité du village. Tout le monde lui vouait un respect sans faille, quoique célibataire sans enfant. Parfois, la question de sa relève se posait de façon silencieuse. Il commençait à se susurrer qu'en raison de son âge avancé, sa disparition pourrait inquiéter. La science, qu'il avait héritée de son grand-père à six ans, échappait à toute la communauté.

Ayant détecté en lui une énergie rare, Dzi Ndông avait demandé à son fils de veiller sur cet enfant qui

allait jouer un rôle important dans la vie du village. Depuis lors, il n'avait plus jamais quitté son grand-père. Quelque fois, il allait dormir dans sa chambre. Cette situation évolua jusqu'au moment où, contre l'avis de sa mère, il avait décidé que l'enfant soit à son école. Il en avait été ainsi jusqu'à l'âge de seize ans. Lorsque le grand-père décéda, le jeune Metong fut le seul à entrer dans sa chambre, même pendant les obsèques. L'enfant s'empara du sac que lui avait souvent montré son grand-père. Il commença à exercer son magister dans le village, prenant part à toutes les réunions de notables, prédisant parfois des événements. Mais son rôle s'exerçait beaucoup plus dans le monde invisible que visible. Parfois quand on le réveillait en plein jour au corps de garde, pour lui demander d'aller se coucher de façon plus confortable, il répondait : « qui vous a dit que je dors ? Je veille. »

Arrivé sur la dépouille, il sortit de son sac une poudre qu'il gardait jalousement dans une sorte de petit bocal aussi noir que son contenu. Il en mit un peu dans ses narines, puis dans celle de la victime. Il fit des mouvements secs de la tête. Il éternua et écarquilla ses yeux. C'est alors qu'il commença à tourner autour la dépouille. Il souleva sa robe, y introduisit sa tête et la ressortit brusquement. Il prit un air menaçant, brandissant son poing droit.

– Ceux qui reconnaissent être impliqués dans la malheureuse situation que nous déplorons, doivent

partir, avant que je ne commence le travail... Je sais qu'il y en a encore parmi vous. S'ils ne partent pas maintenant, ils le regretteront, parce que ce qui va leur arriver sera disproportionné. Certains pourront partir avec cette femme...

Il n'avait pas terminé sa dernière phrase que de véritables mouvements de panique se firent dans la foule. Beaucoup de personnes prirent la fuite par peur. Ceux qui, apparemment, ne se sentaient pas concernés par les paroles de Metong préférèrent aussi se mettre à l'abri, pensant à de possibles erreurs lors de la traque mystique.

– La vérité est inscrite dans ses yeux...

Il secoua la tête et tata ses membres comme pour s'assurer qu'ils n'étaient pas brisés. Il se courba sur elle, tendant son oreille au niveau de sa bouche. L'homme se releva, prit dans son sac deux colas ; il les broya nerveusement, puis renvoya le tout sous forme de crachats sur la dépouille. Son petit grelot en main, il commença à danser, à un rythme lent, en tournant autour de la dépouille. Puis, la danse s'accéléra. Gagné par une surprenante frénésie, il ne voyait plus ceux qui étaient là. Il s'arrêta, alla encore tendre l'oreille au niveau de sa bouche pendant quelques minutes, avant d'effectuer des mouvements calculés, pointant tour à tour ses membres.

– On t'avait pourtant dit de ne plus combattre. Tu en avais assez fait. Tu te souviens que j'avais déjà plusieurs fois pansé ton gilet de protection. La

dernière fois, lorsque les jeunes du village avaient perdu un match de football contre le village voisin, tu avais voulu renverser le cours de la rencontre. Cela s'était mal passé pour toi. Et je t'avais dit, quand on t'avait emmenée dans mon corps de garde, qu'un coq ne chante pas dans une basse-cour qui n'est pas la sienne. Car il n'en maîtrise pas les courants. Cette fois-là, j'avais identifié de sérieuses blessures sur ton voile. Toutefois, je l'avais encore pensé, te conseillant d'éviter désormais de l'utiliser, de fuir toute situation pouvant solliciter une intervention. Tu n'as pas compris. Aujourd'hui, nous en sommes là. Tu me dis maintenant que tu as été emportée par l'élan maternel, tu voulais protéger l'enfant... C'est compréhensible. Mais à quel prix ? Pourtant je n'étais pas loin. Il aurait suffi que tu éternues pour m'alerter, et ma réaction aurait été spontanée, comme d'habitude. C'est vrai aussi que l'attaque ne venait pas de l'extérieur et c'est même la raison pour laquelle je n'ai pas pu la voir venir. Dans tous les cas, tu as voulu encore utiliser une porte qui ne peut plus protéger. L'enfant qui n'écoute pas finit comme ça...

Quelques larmes perlèrent de ses yeux. Il reprit sa danse autour du corps inerte. Le bruit de sa voix était désormais semblable au barrissement. Parfois, il donnait l'impression de pleurer comme un vieux gorille. Sa vitesse s'accéléra, puis il s'arrêta. Malgré son essoufflement, il demanda qu'on lui coupe des feuilles de bananier, qu'on prépare deux piments et le

caveau pour l'enterrer immédiatement. Il était de tradition que ce genre de corps soit enterré le même jour. Sinon, la décomposition se faisait quelques heures après la mort. Cette tradition était si inviolable qu'il était arrivé qu'un homme fût inhumé la nuit, après avoir péri au cours d'une partie de chasse nocturne durant laquelle il avait voulu se transformer en antilope géante, pour entraîner les autres dans une forêt d'où personne n'était jamais revenu. Malheureusement pour lui, il avait oublié d'enlever sa montre, qui avait empêché sa transformation totale. Il périt à moitié antilope, à moitié homme. Lorsque ses enfants eurent la nouvelle en ville, tout avait déjà été fait.

Le corps de la femme fut couché sur des feuilles de bananier, deux piments furent introduits dans chacune de ses narines. Aucun chant religieux ne put être entonné. Car à Ndông, presque personne ne croyait en Dieu. D'ailleurs l'église du village ne recevait par jour de culte qu'environ quatre personnes, en dehors du pasteur et de son épouse. On disait même que cette bourgade de près de quatre cents âmes n'en avait pas besoin, tellement que des exploits et autres concours mystiques y avaient trouvé un espace de prédilection.

Ainsi, Abele M'beng, ou « l'homme au gourdin », âgé de douze ans, faisait partie des prodiges. Cet enfant n'avait jamais été à l'école. Mais il possédait des connaissances d'une densité inimaginable. Il

expliquait aux autres, les rares à être partis dans les villages voisins ou en ville pour apprendre, les exercices du primaire jusqu'au secondaire, quelle que soit la discipline. Tout le monde le regardait avec étonnement. Car on justifiait difficilement les sources de telles prouesses. Son allure de batracien au ventre ballonné, avec des bourrelets, supporté par des jambes frêles, faisait rire. Sa tête difforme où s'enfonçaient des oreilles aux dimensions peu humaines, lui donnait l'aspect d'un être d'une autre sphère. La largeur de sa bouche était si impressionnante que ses bords avoisinaient ses oreilles. Ainsi, lorsqu'il riait elle s'ouvrait jusqu'aux oreilles. Comme une tortue sur ses deux pattes arrière, son gourdin à la main, Abele M'beng se déplaçait à la manière d'un personnage de films noirs. L'homme au gourdin. D'ailleurs, il devait son nom à cette arme. Même quand il dormait, il le mettait à côté de son lit comme un veilleur de nuit son bâton. Il disait souvent qu'il n'était pas judicieux de se faire surprendre. Personne n'avait jamais osé lui prendre ce gourdin ni demandé de le laisser à distance. Car dans le village, comme dans la contrée, on savait qui il était et il fallait accorder du crédit à ses dires.

L'histoire de la mort de sa mère avait toujours été racontée pour montrer le degré élevé de pratiques mystiques dans le village. La transmission génétique était indiscutable. Elle mourut à l'âge de quarante-deux ans, suite à disparition d'un chimpanzé

domestique du village. Domestiqué depuis plus de douze ans, l'animal avait surpris par son agressivité, griffant et menaçant tous ceux qui s'en approchaient. Au bout d'une semaine, la situation devint insupportable. Sous un soleil irradiant, alors que les femmes étaient en brousse, sur une décision des sages, il fut abattu. Vers la fin de l'après-midi, lorsque que la mère d'Abele M'beng rentra des champs, on lui apprit que l'animal avait été tué ; elle s'effondra. Des commentaires de toutes natures avaient établi la communion mystique entre le chimpanzé et la femme. Elle était partie et Abel Mbeng était resté à perpétuer la lignée, au même titre que Meleng.

Après l'inhumation de Meleng, Abuibekara ne s'était plus jamais bien sentie dans sa peau. Sa conscience lui reprochait d'être à l'origine de son départ. Ainsi, quoique dans la famille le sujet n'ait jamais été évoqué de façon claire, le regard qu'on portait sur elle était lourd de signification. Elle traînait cette charge.

Un jour, partie pêcher avec ses sœurs, dans une rivière située à deux kilomètres du village, en brousse, Abuibekara fut témoin d'un fait insolite. Pendant que les six jeunes filles passaient les derniers instants de leur activité, en vidant un endroit de la petite rivière qu'elles avaient choisi pour ses remous poissonneux, elles entendirent un chant :

*Depuis que je suis partie dans l'autre monde,
Je n'ai plus jamais entendu le tam-tam ni le tambour,*